

Marina Marengo

DIPT. DI TEORIA E DOCUM. DELLE TRAD. CULTURALI
UNIVERSITA DI SIENA

marina.marengo@unisi.it

« Toute la compétence du chercheur de terrain est de pouvoir observer ce à quoi il n'était pas préparé (alors que l'on sait combien forte est la propension ordinaire à ne découvrir que ce à quoi l'on s'attend) et d'être en mesure de produire les données qui l'obligeront à modifier ses propres hypothèses. L'enquête de terrain doit se donner pour tâche de faire mentir le proverbe bambara "L'Étranger ne voit que ce qu'il connaît déjà" » (Olivier de Sardan, 1995).

I- INTRODUCTION : LE TERRAIN, ENCORE ET TOUJOURS

Après vingt années passées à travailler sur le terrain dans les domaines des migrations, des relations interculturelles, des études de genre et de la durabilité sociale et environnementale, je m'aperçois que j'ai acquis un *know how* dans le travail de terrain que j'arrive facilement à partager avec les acteurs sociaux et les décideurs ainsi qu'avec mes collaborateurs, mais bien moins facilement avec d'autres chercheurs engagés dans des recherches sur ces mêmes thématiques. « Se situer dans le processus que nous observons » (Guarrasi, 2001) et développer des compétences d'écoute éliminent la traditionnelle « distance de sécurité » entre le chercheur et les acteurs de terrain (en le devenant lui-même). Dans le champ géographique, cela peut être conçu comme un retour à la géographie « par les pieds », aux méthodes et conceptions de la recherche géographique d'antan. Pour d'autres, fort heureusement, le travail sur le terrain signifie la définition de relations directes avec l'objet étudié, l'opportunité d'interagir avec les acteurs sociaux qui contribuent quotidiennement à (re) construire et (re) définir le territoire: il s'agit d'entrer dans le processus territorial et d'avoir l'opportunité de donner sa propre contribution concrète (Marengo, 2005).

Dans ce texte, je vais tenter de me poser plusieurs questions à l'apparence bien banales mais qui traversent de manière récurrente les discours et les pratiques des géographes italiens ou français. Pourquoi se questionner encore sur la place et l'importance du travail de terrain en géographie ?

Pourquoi réfléchir sur le rôle du chercheur dans ce type de recherche ? Il s'agit de questions que nous pourrions définir comme redondantes mais qui, en réalité, « hantent » nos quotidiens de chercheurs.

II- LE GÉOGRAPHE « TOUT TERRAIN » : ENTRE TRADITION ET INNOVATION

Le « terrain » au cours de ces dernières années est devenu une sorte d'obligation/refrain toujours présent dans les projets scientifiques ou les discours des édiles locaux ou nationaux. Pourquoi associer les scientifiques et tous les autres qui, de manière directe ou indirecte, sont intéressés au terrain ? Parce qu'en fait les modalités de la recherche scientifique ont évolué, en partie du moins, vers la recherche-action, les processus participatifs ainsi que par la mise en confrontation « sur le terrain » des problématiques et des objectifs scientifiques. Les motivations sont nombreuses, elles concernent tous les scientifiques qui « se frottent » au territoire et, par conséquent, aussi tous ceux qui travaillent dans/avec/pour le territoire, c'est-à-dire les professionnels, les édiles, les administrateurs.

Cette affirmation nous renvoie à la réflexion concernant la « demande » de territoire et d'experts du terrain qui ne cesse d'augmenter. Il ne s'agit pas d'un phénomène limité à un seul pays: la littérature géographique française et italienne – et nous allons nous limiter aux travaux les plus récents dans les deux cas (Retailé, Collignon, 2010; Loda, 2011) – témoigne d'un questionnement diffus, d'une recherche de légitimité des approches ainsi que des outils et des résultats de recherche, sans oublier le rôle de l'interdisciplinarité et des collaborations/frictions avec les disciplines proches qui, depuis toujours ou tout récemment, « s'occupent du terrain » avec, ou parfois en concurrence « nous » (Calberac, 2010; Lisi, Marengo, 2009).

La demande de territoire nous oblige aussi à nous remettre en question, à réfléchir sur les méthodes que nous utilisons ou que nous aimerions utiliser, aux modalités d'interaction utilisées avec nos interlocuteurs de terrain, à une formation continue qui paraît de plus en plus en plus néces-

saire pour mener à bien nos enquêtes de terrain.

Cette requête nous incite à nous impliquer davantage sur le terrain. Cependant, la concurrence dans le champ des sciences sociales est de plus en plus redoutable : si d'un côté nous empruntons certains des outils de terrain – nous en examinerons quelques-uns plus loin dans cet article – de l'autre côté nous devons composer avec certaines disciplines proches comme l'anthropologie, la sociologie ou encore l'histoire qui « envahissent » le champ des géographes en s'occupant de plus en plus fréquemment d'espace et de territoire. Nous sommes à la recherche d'une plus forte légitimité « territoriale » par un souci de spécialisation dans la recherche de terrain, dans sa théorisation ainsi que la théorisation de ses résultats (Vecchio, 2011). La fragmentation disciplinaire académique ne facilite pas non plus la création et gestion d'équipes interdisciplinaires qui peuvent intervenir, avec leurs savoirs complexes, dans les situations territoriales les plus diverses et opaques.

La crainte d'une moindre reconnaissance de nos compétences nous incite à partir à la « chasse » de nouveaux outils : c'est une attitude qui s'est répandue depuis au moins deux décennies. Il s'agit peut-être de la conséquence de refrains très entendus chez les géographes : « nous manquons d'outils », « les outils que nous utilisons ne sont pas efficaces » ou encore « nous devons bricoler nos outils et nos démarches de terrain ».

III. UN OUTIL... DES OUTILS

S'il existe une littérature assez conséquente sur la question du terrain en géographie, il est moins habituel que les géographes réfléchissent sur les outils nécessaires à leur travail de terrain. Le questionnement théorique souvent l'emporte mais, quand les outils font enfin surface, les chercheurs – et moi-même la première – « [...] écartent d'emblée une posture de mise à distance du terrain et un discours généralisant. De sorte que leurs textes sont fortement marqués par leurs propres terrains, comme s'il était impossible, en la matière, d'en parler bien sans s'impliquer, sans expliciter la relation à travers laquelle chacun a construit le terrain, et appris à « en faire » » (Collignon, Retaillé, 2010). A partir de différents écrits découverts depuis peu ou qui m'ont accompagnée dans mes parcours de formation à la recherche, je vais tenter de faire une toute première réflexion sur les vieux et nouveaux outils dont nous, les géographes, disposons pour entrer dans les profondeurs de nos

terrains de recherche. Ce parcours à travers les instruments techniques utilisés est à la base d'une réflexion concernant la congruité ou le manque d'outils face à la complexité de nos objets d'étude contemporains.

3-1 Le questionnaire quali/quantitatif : un objet de modernariat ?

Cet outil est souvent considéré limité et limitant, dépassé par d'autres techniques. En réalité, c'est encore le seul qui permet d'établir une vue panoramique de nos objets de recherche, surtout si les données statistiques font défaut ou s'il n'existe pas de recherches antérieures. Dans mon parcours de thèse d'État suisse il a constitué « l'alternative possible au manque d'informations statistiques devant nous permettre sinon de reconstruire les parcours migratoires du moins d'obtenir quelques éclaircissements concernant certaines caractéristiques de ces mêmes parcours » (Marengo, 2001).

Le questionnaire est souvent considéré comme un outil « rigide » : cela dépend en fait de sa formulation, des modalités de proposition aux interviewés, du type de traitement des données prévu. Les protocoles sont en principe rigides, les chercheurs peuvent cependant les « assouplir » et utiliser cet outil comme « entrée en matière » dans le domaine de recherche choisi : « Le questionnaire utilisé dans l'enquête, anonyme, est composé de 29 questions. Les cinq premières questions ont été formulées pour obtenir des informations de type structurel afin de mieux pouvoir situer l'échantillon concerné dans le cadre de la communauté italienne du canton de Vaud ainsi que pour rassurer les interviewés et les « préparer » à la seconde partie du questionnaire. Dans cette partie de l'enquête, nous avons en effet demandé aux interviewés d'aborder des sujets concernant la sphère de leur vie privée ainsi que d'exprimer leur avis personnel sur l'expérience migratoire » (Marengo, 2001).

Il ne faut pas non plus oublier que cet outil est souvent l'un des premiers utilisés par le chercheur pour « faire face » à l'individu. La feuille de papier avec les questions est d'un côté une « protection matérielle » pour l'enquêteur inexpérimenté et de l'autre côté, une manière de créer un lien avec l'autre, la personne qui est en face de nous : « Le questionnaire a donc eu le but de nous aider à établir un tout premier contact direct avec les populations concernées par la recherche ainsi que de nous fournir des pistes plus concrètes, sur la base des analyses des contenus, à suivre dans la recherche. Les démarches faites dans un premier

temps auprès des informateurs privilégiés et ensuite auprès de la population concernée, nous ont, avant tout, permis de créer un réseau de connaissances dans la communauté italienne du canton de Vaud. Ces relations nous ont en effet permis de jeter les bases des terrains d'enquête successifs (entretiens, observation participante, conférences-débats, recherche-action). Sans la création de ce réseau, il nous aurait été impossible d'établir les rapports de confiance et de collaboration réciproque qui ont été à la base de la recherche en profondeur sur le terrain » (Marengo, 2001).

Olivier de Sardan soulignait il y a presque vingt ans que : « L'importance de ce type de production de données ne doit en aucun cas être sous-estimée : c'est ainsi que s'apprend le "métier", et c'est en se frottant à la recherche de données empiriques ayant un degré raisonné de systématisme et d'ordonnement que le chercheur prend un recul nécessaire par rapport aux discours (des autres) comme aux impressions (les siennes). Le recueil de données "émiques" (données discursives entendant donner accès aux représentations des acteurs autochtones) se combine au recueil de données "étiques" (données construites par des dispositifs d'observation ou de mesure) » (Olivier de Sardan, 1995).

3-2 L'observation participante et le calepin : apprendre à « faire partie des meubles »

Ces deux outils sont toujours aussi incontournables que souvent délaissés. Indispensables dans une enquête de terrain menée avec la méthode ethnographique « classique », ils sont délaissés par les méthodes « rapides ». Les enquêtes participatives, mais aussi une bonne partie de la recherche-action, ne les prévoient plus ou peu : les vidéos les ont souvent remplacés avec succès mais, parfois, en laissant s'échapper les « instants fondateurs » d'une recherche : « Tout au long de la première phase d'enquête sur le terrain, nous avons pris conscience du rôle central que l'observation participante jouait dans notre recherche. Tout en ayant pensé [...] devoir passer très temporairement par une phase de travail sur le terrain centrée sur l'observation participante, nous nous sommes rendu compte de la nécessité de prolonger cette démarche jusqu'à ce qu'elle se transforme en « fil rouge » du travail de terrain » (Marengo, 2001).

Olivier de Sardan nous aide à réfléchir sur la centralité de cette démarche d'enquête : « Peu importe si l'expression, souvent contestée, est heureuse ou non. Ce qu'elle connote est relativement clair. Par un séjour prolongé chez ceux auprès de

qui il enquête, le chercheur "se frotte en chair et en os" à la réalité qu'il entend étudier. Il peut ainsi l'observer, sinon "de l'intérieur" au sens strict, du moins au plus près de ceux qui la vivent, et en interaction permanente avec eux [...] Dans tous les cas, les informations et connaissances acquises peuvent soit être consignées plus ou moins systématiquement par le chercheur, soit rester informelles ou latentes. Si les observations et interactions sont consignées, elles se transforment en données et corpus. Sinon, elles n'en jouent pas moins un rôle, qui est de l'ordre de l'imprégnation » (Olivier de Sardan, 1995).

Emmanuelle Petit met cependant l'accent sur les limites de ces outils : « Si l'observation débouche sur un tableau général des manières de faire et des pratiques qui les accompagnent, elle ne permet pas d'atteindre le sens que les différentes personnes leur accordent, ni les motivations qui ont conduit à leur mise en place [...] A elle seule, l'observation ne permet pas de comprendre les constructions qui s'effectuent à partir de cette manière de faire, elle ne permet pas de mesurer les décalages qui peuvent naître entre les intentions des créateurs et les reconstructions sémantiques des visiteurs » (Petit, 2010).

3-3 La participation observante : « les meubles qui bougent »

Cette définition est personnelle et je l'ai utilisée pour la première fois dans les recherches de ma thèse avec les Italiens du canton de Vaud : « Afin de normaliser la présence du chercheur dans les lieux choisis, une fois notre présence devenue habituelle et notre « légitimité » acquise dans le réseau italien du canton, nous avons décidé d'accepter un certain nombre de collaborations bénévoles [...] Malgré un certain nombre de réticences au sein de certains lieux ou auprès de certains acteurs compétents, réticences parfois implicites mais souvent clairement explicitées (intrusion dans l'« univers clos » des collaborateurs bénévoles ou des comités de gestion des associations ainsi que dans des réseaux peu ouverts aux innovations, méfiance envers le monde académique, etc.), un rapport d'échange et de collaboration s'est progressivement mis en place. Les intérêts réciproques ont en effet permis, aux uns comme aux autres, de dépasser ce stade typique de la recherche sur le terrain (relation observateur-chercheur et observé-praticien) afin de construire un rapport fondé soit sur des préoccupations et des visées générales sur les trajectoires migratoires proches, soit sur des préoccupations et des attentes pragmatiques communes » (Marengo, 2001).

3-4 De la filature au *shadowing*

Lors de la recherche sur « Les lieux d'interculturalité » à Lausanne (Racine, Marengo, 1999), certains des acteurs compétents avaient proposé aux chercheurs d'être suivis dans leurs activités habituelles. Ne connaissant à l'époque aucun outil scientifique spécifique, j'avais utilisé le concept de « filature ». Un peu trop policière, cette définition n'est pas à même d'exprimer le type d'enquête et de relation de réciprocité qui se crée entre le chercheur et l'acteur compétent. Par la suite cette démarche a été renommée par « suivis d'acteurs sociaux », afin de pouvoir être insérée en tant que telle dans l'outillage méthodologique de la recherche :

« Trois techniques d'enquête qualitative sur le terrain ont été privilégiées et combinées : l'observation participante, consignée dans des descriptions et des notes de terrain ainsi que dans l'enregistrement de situations empiriques d'interaction se déroulant sur le terrain ; des entretiens non formels ; des suivis d'acteurs sociaux dans la ville (par la suite nous les appellerons trajectoires urbaines) ». (Racine, Marengo, 1999).

Pour plus de précisions, nous écrivions : « Plus largement, il est envisageable d'observer les pratiques sociales des acteurs pris dans des réseaux sociaux, ainsi que les caractéristiques qui permettent aux acteurs eux-mêmes d'en parler en ces termes. Les enregistrements de situations particulières d'interaction ont l'avantage de fournir des matériaux facilement maniables pour l'analyse. Une observation de mouvements plus vastes dans des réseaux, par exemple de trajectoires urbaines, est envisageable avec les mêmes principes » (Racine, Marengo, 1999).

Ces mêmes suivis ont encore été renommés dans le rapport final de recherche en se transformant en « itinéraires dans la ville ». Voici un exemple de ces synthèses d'itinéraires insérées dans les annexes :

« Cet itinéraire a été établi à partir du centre socioculturel de Chailly, considéré comme le lieu de rencontre et d'interaction primaire entre le chercheur et son interlocuteur, pour en sortir et évoluer au fur et à mesure des trajectoires de l'acteur social et spatial dans la ville. Pour cet interlocuteur, au moment du suivi en 1998, il existait quatre pôles de référence personnelle dans l'agglomération de Lausanne :

- le centre socioculturel de Chailly et une partie du quartier de Chailly, celle « non huppée » ;
- le siège de la FASL ainsi que les locaux du nouveau centre socioculturel de Malley dont il devait assurer l'ouverture et le démarrage ;

- le Troc-bar toujours à Malley où il a travaillé soit en professionnel soit bénévolement et où nous l'avons découvert au cours des discussions. Il collabore depuis longtemps avec l'un des autres interlocuteurs du projet que les chercheurs ont rencontré et mobilisé dans un autre lieu d'enquête en profondeur (Globlivres) ;

- l'avenue de France et le quartier de Chauderon, où il réside et gère son quotidien d'un point de vue pratique : « j'aime bien par son ambiance différente par rapport à d'autres quartiers lausannois parce qu'il y a pas mal de trucs différents [petite pause] c'est-à-dire vous qui travaillez sur l'interculturalité là on peut y trouver un peu de tout, rien qu'en se promenant sur les trottoirs » (CC, responsable) ;

- ainsi que des pôles secondaires, de fréquentation ponctuelle ou bien accessoire à sa vie professionnelle et privée :

- les bois du Châlet-à-Gobet où il gère des activités avec les enfants mais d'où il tire aussi du plaisir personnel parce qu'il aime ce type d'activité en plein air ;

- les cinémas de Lausanne où il aime aller de temps à autre dans son temps libre » (Racine, Marengo, 1999, Annexe 3 : « Les Itinéraires dans la ville »-Itinéraire a).

À la fin du parcours de recherche, la découverte : cette technique possède un nom plus appétissant et partagé dans la communauté scientifique : le *shadowing* (Sclavi, 2003).

3-5 Le journal de bord

Méconnu et sous-estimé dans son utilité en géographie, cet outil demande une grande discipline de la part du chercheur mais permet de saisir rapidement les erreurs, les manques, les progrès. Il s'agit d'un outil doublement utile : pour la recherche et pour l'épanouissement scientifique du chercheur. Le seul cas d'utilisation déclarée et documentée en géographie que je connais est celui d'Angela Alaimo à qui je laisse la parole et qui souligne que : « Le journal de bord est un outil très important pour le chercheur tout au long de son travail de terrain. Il consent le monitoring quotidien du travail effectué, parce qu'il garde, sans aucun filtre, les observations et les intuitions qui jaillissent de la rencontre des autres [...] Dans le cas d'un travail de recherche en solitaire, le journal acquiert le statut de réflexion « à voix haute » sur les impressions de la journée. Parfois il se fait réceptacle des frustrations accumulées par le chercheur [...]. Il faudrait écrire tous les jours le journal de bord, en notant tous les détails même les plus insignifiants, mais qui par la suite, en les relisant, nous révèlent les dimensions non visibles lors de l'observation.

Tout comme cela arrive sur le terrain quand, aux occasions les plus inattendues, [...] les détails imprévus se présentent en faisant jaillir des intuitions qui peuvent nourrir de nouvelles pistes d'enquête et de réflexion (Alaimo, 2012). En principe, le journal de bord est une sorte de matériel de terrain que le chercheur ne prévoit pas de diffuser. Quand il décide de le rendre public, il s'efforce de réajuster les notes récoltées sur le terrain. Malgré ce filtre a posteriori, « Le journal capture et nous rend sous forme de récit les difficultés rencontrées sur le terrain, parce qu'il nous présente les pratiques qui ne sont écrites nulle part et que nous sommes obligés d'apprendre par l'expérience. Bien que rédigé dans un style discursif et en se focalisant sur le chercheur et les interlocuteurs rencontrés sur le terrain, cet outil permet un échange d'expériences, malgré le filtre du récit » (Alaimo, 2012).

La fatigue quotidienne sur le terrain nous éloigne parfois du journal, nous le délaissions pour d'autres activités mais, Angela Alaimo écrit, « [...] je me suis obligée à la rédaction quotidienne. Je pense que j'ai bien choisi parce que, même à présent, relire ces pages sollicite en moi de nouvelles réflexions, des questionnements et des doutes sur les choix effectués dans la recherche, sur leurs limites ainsi que sur leur richesse. Il s'agit de dilemmes qui accompagnent le travail de terrain, mais qui passent souvent sous silence » (Alaimo, 2012).

3-6 L'entretien

C'est l'outil le plus utilisé aujourd'hui, de manière abusive peut-être. Il reste encore le « roi » des instruments de la recherche de terrain, ainsi que le signe le plus évident que, en particulier pour les enquêtes en profondeur, nous ne pouvons pas encore nous en passer. Comme le souligne Lorenza Mondada: « L'usage de ce dispositif peut être rapporté à une histoire des pratiques académiques empiriques qui se sont développées dans un double souci: d'une part recueillir, conserver, préserver les objets de discours, les points de vue, les savoirs des personnes interrogées, en essayant de les cerner au plus près; d'autre part déplacer, sélectionner, intégrer ces données dans un cadre qui leur est étranger et qui respecte les impératifs de la recherche (Mahmoudian, Mondada, 1998). Il est difficile de satisfaire également ces deux exigences: ainsi on peut dire que les entretiens non directifs, mêlant parfois interview, échange conversationnel informel et récit de vie, privilégient plutôt la première, alors que les entretiens directifs fondés sur des questionnaires (les survey interviews) privilégient la seconde, en se pliant de la sorte aux impératifs de la compa-

tabilité et du codage à des fins statistiques. Dans les deux cas toutefois, [...] l'entretien n'est pas simplement un instrument neutre d'enquête ou une méthode de recueil de données parmi d'autres, une boîte noire dont le bon fonctionnement va de soi et n'a pas à être interrogé: au contraire son efficacité est profondément liée à la conception du langage et du discours présumée non seulement durant l'analyse mais également dans le déroulement même de l'échange avec l'informateur » (Mondada, 2000).

D'un point de vue concret, en faisant référence toujours à la recherche sur « les lieux d'interculturalité », « [...] l'entretien permet d'observer la façon dont les acteurs sociaux ajustent leur discours à l'enquêteur tel qu'ils le catégorisent en situation (un intrus, un émissaire de la police des étrangers, un sympathisant, un militant, etc.); il permet aussi d'observer la façon dont la référence à l'interculturalité est mobilisée face à cet interlocuteur, dont par exemple elle permet de rendre compte de certains événements. En aucun cas, toutefois, l'entretien permet d'atteindre une description de la façon dont les relations interculturelles sont vécues. Pour cela il est indispensable d'observer ces relations elles-mêmes » (Racine, Marengo, 1999).

Pour tous ceux qui ont encore des doutes sur le statut scientifique de l'entretien et qui continuent à poser des questions du type: « Mais, en fin de compte, pourquoi faire confiance aux acteurs de terrain? », nous pourrions répondre par une autre question: Pourquoi mentiraient-ils? Daniel Bertaux (1997) fournit une réponse péremptoire: « [...] quand un enquêté, en réponse à un questionnaire, donne sa date de naissance, son lieu de résidence, son niveau scolaire, sa profession, celle de son père et de sa mère, sa religion, ses motivations d'achat, ses préférences politiques, on lui fait confiance; pourquoi lui retirerait-on cette confiance s'il donne ces mêmes informations dans le cadre d'un entretien prolongé en face-à-face, où il est bien plus difficile de mentir? ».

IV- LA DÉFINITION D'UNE OU DE STRATÉGIE(S) DE RECHERCHE

Au fil des expériences de terrain ainsi que par les lectures scientifiques qui les ont accompagnées tout au long de ces vingt années, j'ai compris que, pour mener à bien une recherche sur le terrain, il faut envisager et construire une « stratégie scientifique ».

Tant que je ne me suis pas sentie à l'aise dans mes

enquêtes, cette stratégie est restée implicite mais, « une fois « armée » d'un point de vue méthodologique et l'aisance technique acquise, j'ai commencé à l'explicitier à tester et présenter mes méthodes et résultats soit dans le milieu académique – conférences, communications à congrès et colloques, articles scientifiques, etc. – soit dans la communauté italienne du canton de Vaud – les conférences-débats n'ayant été que la phase la plus visible d'explicitation sur le terrain et avec les acteurs de terrain – » (Marengo, 2001).

J'ai donc opté pour une stratégie de recherche centrée sur :

- le *work in progress* dans le milieu académique et sur le terrain ;

- l'utilisation combinée de plusieurs techniques d'enquêtes, en succession ou conjointes. Certains chercheurs et lecteurs ne seront pas d'accord avec ce choix, mais comme le dit Andrea Montesperelli : « Les possibilités techniques ne nous suggèrent pas l'approche à suivre [...] À mon avis il ne s'agit pas, en général, de définir les techniques les plus performantes, car chaque fois on devra choisir sur la base de l'objet cognitif spécifique qu'on veut atteindre. Il s'agit donc d'un problème essentiellement méthodologique parce qu'il concerne le choix des techniques les plus adaptées par rapport à l'objectif cognitif défini » (1998) ;

- la triangulation, c'est-à-dire le croisement des informations et des informateurs par l'utilisation conjointe de techniques d'enquête ;

- l'itération, c'est-à-dire que l'enquête de terrain procède « par allers et retours, va-et-vient » (Olivier de Sardan, 1995) ;

- la verbalisation et l'échange avec les collaborateurs de terrain afin d'éviter le travail « en solitaire » du chercheur ;

- la saturation, qui est : « [...] plus qu'un signal de fin : c'est une garantie méthodologique de première importance, complémentaire de la triangulation. En différant la fin de la recherche sur un thème ou un sous-thème [...] on se soumet à une procédure de validation relative des données, on s'ouvre à la possibilité d'être confronté à des données divergentes ou contradictoires » (Olivier de Sardan, 1995).

- Les récurrences nous permettent de : « remonter du particulier au général grâce à la mise en rapport de cas particuliers, de ce qu'ils contiennent de données factuelles replacées dans leur ordre diachronique, d'indices descriptifs ou explicatifs proposés par les sujets » (Bertaux, 1997).

Je suis convaincue que l'ensemble des informations et connaissances que j'ai pu acquérir - et les hypothèses j'ai pu

formuler - par le biais de l'utilisation de méthodes d'enquête différentes, par les « allers et retours » et les confrontations continues sur le terrain ainsi que dans le milieu académique, m'ont permis d'acquérir un savoir faire qui m'a évité « d'innombrables malentendus » et, en tout cas, de ne pas « succomber à ces malentendus » (Olivier de Sardan, 1995).

V- CONCLUSION : LE TRAVAIL DE TERRAIN ENTRE BRICOLAGES ET STRATÉGIES DE RECHERCHE

Je ne suis pas sûre d'avoir réussi dans ces pages à faire comprendre et expliciter le rôle stratégique d'un point de vue professionnel du travail de terrain pour les géographes. J'espère en tout cas avoir pu répondre, du moins en partie, aux questions récurrentes dans notre discipline. Il est bien évident que nous ne manquons pas d'outils : nous en avons peut-être trop à disposition et nous ne savons pas toujours les utiliser de manière pertinente. Parce que nous ne sommes pas suffisamment formés et parce que nous n'avons peut-être pas l'habitude de définir des stratégies scientifiques de recherche. Cette dernière possède un avantage certain : elle nous permet d'expérimenter, au fur et à mesure que nos hypothèses se modifient et nos objectifs de recherche se définissent plus clairement, d'essayer des outils de recherche inconnus sans que nous nous considérions dans un parcours de « bricolage scientifique ». De plus, la définition d'une stratégie de recherche nous habitue à dépasser les limites habituelles entre approches quantitatives et qualitatives, comme pour les diverses formes de production de données scientifiques.

Mais pour finir avec la question du rôle et de la légitimité de l'enquête de terrain, je laisse la parole à Olivier de Sardan, qui m'a convaincu du fait que la rigueur s'accompagne toujours de la créativité méthodologique :

« Autrement dit l'enquête sur le terrain ne peut s'apprendre dans un manuel. Il n'y a pas de procédures formalisables qu'il suffirait de respecter, comme il en existe, pour une part, dans l'enquête dite "quantitative" [...] C'est que l'enquête de terrain est d'abord une question de "tour de main", et procède à coup d'intuition, d'improvisation et de bricolage. Le caractère "initiatique" du terrain, maintes fois relevé, souvent sarcastiquement [...] n'est pas qu'affaire de mythe ou de rite. C'est aussi, et sans doute surtout, une affaire d'apprentissage, au sens où un apprenti apprend avant tout en faisant. Il faut avoir soi-même mené des entretiens avec un guide préfabriqué de questions pour se rendre

compte à quel point les interlocuteurs sont inhibés par un cadre trop étroit, ou trop directif. Il faut avoir été confronté à d'innombrables malentendus entre l'enquêteur et l'enquête pour être capable de repérer les contresens qui émaillent toute conversation de recherche [...] il faut avoir dû souvent improviser avec maladresse pour devenir peu à peu capable d'improviser avec habileté. Il faut, sur le terrain, avoir perdu du temps, beaucoup de temps, énormément de temps, pour comprendre que ces temps morts étaient des temps nécessaires » (Olivier de Sardan, 1995).

BIBLIOGRAPHIE

- ALAIMO Angela, 2012, *La geografia in campo. Prove pratiche di ricerca*, Coll. « I Quaderni dell'O.A.S.S.S », Pisa, Pacini.
- ARDOINO Jacques, 2003, La recherche-action, une alternative épistémologique. Une révolution copernicienne, in Mesnier P.-M., Missotte P. (éds.), *La recherche-action. Une autre manière de chercher, se former, transformer*, Paris, L'Harmattan, p. 41-49.
- BATTAGLIOLA Françoise, BERTAUX-WIAME Isabelle, FERRAND Michèle, IMBERT Françoise, 1993, À propos des biographies: regards croisés sur questionnaires et entretiens, *Population*, n° 2, p. 325-346.
- BERTAUX Daniel, 1997, *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan.
- BLANCHET Alain, GOTMAN Anne, 1992, *L'enquête et ses méthodes: l'entretien*, Paris, Nathan Université.
- CALBERAC Yann, 2010, *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XXe siècle*, Lyon, Univ. De Lyon 2.
- COENEN-HUTHER Jacques, 1995, *Observation participante et théorie sociologique*, Paris, L'Harmattan.
- COLLIGNON Béatrice, RETAILLÉ Denis, 2010, Introduction, in Retaillé D., Collignon B. (dir.) Dossier: Le terrain, *L'information géographique*, n° 1, pp.6-8.
- FRIEDBERG Erhard, 1994, Le raisonnement stratégique comme méthode d'analyse et comme outil d'intervention, in Pavé F. (éd.), *L'analyse stratégique, sa genèse, ses applications et ses problèmes actuels. Autour de Michel Crozier*, Colloque de Cerisy, Paris, Seuil, p. 135-151.
- GLASER Barney, STRAUSS Anselm, 1967, *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, Hawthorne, Aldine de Gruyter.
- GUARRASI Vincenzo, 2001, Metafore e ridescrizioni, in Bonora P. (éd.), *Slot Quaderno 1, Appunti, discussioni, bibliografie del gruppo di ricerca Slot (Sistemi Territoriali Locali) sul ruolo dei sistemi locali nei processi di sviluppo territoriale 1*, Bologna, Baskerville, pp. 71-75.
- LODA Mirella (dir.), 2011, La ricerca empirica nel lavoro del geografo, *Geotema*, n° 41.
- MAHMOUDIAN Morteza, MONDADA Lorenza (éds.), 1998, Le travail du chercheur sur le terrain. Questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête, Lausanne, *Cahiers de l'ILSL*, n° 10

- MARENGO Marina, 2001, *Les trajectoires migratoires : entre flux, filières et mythes*, Thèse de Doctorat, Lausanne, Univ. de Lausanne - Faculté des Lettres, Travaux et Recherches, Institut de Géographie, Univ. de Lausanne, n° 21. – in pdf all'url : http://doc.rero.ch/lm.php?url=1000,40,5,20060112140829-GX/1_These_Marengo_2001.pdf
- MARENGO Marina (éd.), 2002, *Percorsi e sperimentazioni seminariali: l'approccio della geografia culturale attraverso i metodi ed il lavoro sul campo*, Arezzo, Dipartimento di Teoria e Documentazione delle Tradizioni Culturali, Univ. di Siena (sede di Arezzo).
- MARENGO Marina, 2006, La réciprocité créative et durable: les défis des chercheurs et des praticiens sur le terrain urbain, in Christen-Gueissaz E., Corajoud G., Fontaine M., Racine J.-B. (éds.), *Recherche-action. Processus d'apprentissage et d'innovation sociale*, Paris, L'Harmattan, pp. 78-101.
- MARENGO Marina, RACINE Jean-Bernard, 2005, De l'Etat Providence à la solidarité communautaire: le monde associatif à Lausanne (Agenda 21). Vers un nouveau projet de société locale, Lausanne, « *Travaux et recherche* » de l'Institut de Géographie de l'Université de Lausanne, n° 30, pp. 242.
- MONDADA Lorenza, 2000, *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos.
- MONTESPERELLI Paolo, 1998, *L'intervista ermeneutica*, Milano, Franco Angeli.
- OLIVIER de SARDAN Jean-Paul, 1995, La production de la théorie à partir des données, *Enquête*, n° 1, p. 71-109.
- PETIT Emmanuelle, 2010, « Du fil de l'eau en fils à retordre. Comment bricoler des techniques de terrain protéiformes en une méthodologie qualitative cohérente en géographie », Retailé D., Collignon B. (dir.), Dossier: Le terrain, *L'information géographique*, n° 1. pp. 9-26.
- RETAILLÉ Denis, COLLIGNON Béatrice (dir.), 2010, Dossier: Le terrain, *L'information géographique*, n° 1.
- SCLAVI Mariannella, 2003, *Arte di ascoltare e mondi possibili*, Milano, Bruno Mondadori.
- VECCHIO Bruno, 2011, A chi parla la geografia, Loda M. (dir.), La ricerca empirica nel lavoro del geografo, *Geotema*, n° 41, pp. 96-104.